



Laurent Dedryvère

Descriptions paysagères et utopie sociale dans les récits de voyages et les romans coloniaux allemands (XIX^e-XX^e siècles)

LANDSCAPE DESCRIPTIONS AND SOCIAL UTOPIA IN GERMAN TRAVEL RELATIONS AND COLONIAL NOVELS (19TH-20TH CENTURIES)

ABSTRACT

This paper analyses utopian propensities in German travel relations and colonial novels from ca. 1850 to 1914 and focuses on the metaphorical projection of idealized societies and regimes into the exotic landscape. The word “colony” is understood in two different acceptations. Around 1850, the “German colony” designates a group of settlers who emigrate and keep true to their original way of life. From the 1880s onward, the “German colonies” stand for countries in a state of political and economic subordination to Germany as a new colonial power. Despite the evolution of the German colonial policies through the 19th century, the perception of the German communities overseas evince continuities: the “German colonies” allow the colonialist activists to show the defaults of the European Germans and to sketch a better society.

KEY WORDS

Utopia; Landscape; Germany; Colonies; Travel Relations; Colonial Novels.

LAURENT DEDRYVÈRE

Université Paris 7 – Denis Diderot
Laurent.dedryvere@eila.univ-paris-diderot.fr

En partant de problématiques différentes, les spécialistes ont souvent qualifié d’utopiques les colonisations européennes. Les historiens de l’urbanisme, par exemple, ont souligné que certaines villes coloniales répondaient à un projet de rationalisation proprement utopique. Ainsi, Klaus Mühlmann suggère que Tsingtao, fondée par les Allemands à la fin du XIX^e siècle, incarne une forme de cité idéale. Créée *ex nihilo* et organisée suivant des principes rationnels, elle devait traduire dans l’espace la structure inégalitaire de la société coloniale¹.

Les spécialistes des atrocités coloniales ont parfois qualifié les régimes coloniaux de constructions utopiques, destinées à optimiser l’exploitation des ressources. Jürgen Zimmerer décrit ainsi le régime imposé à la population locale à l’issue du génocide des Herero et des Nama (1904-1908), en actuelle Namibie, comme une « utopie de la domination ». Astreinte au travail forcé, la population locale est soumise à un contrôle permanent².

On rencontre aussi la métaphore utopique chez les historiens de la médecine³. Guillaume Lachenal a ainsi étudié l’« utopie hygiéniste » mise en place au Cameroun par des autorités françaises soucieuses de « donner aux médecins le champ d’action le plus



large possible, y compris sur le plan de l'organisation sociale et politique⁴. »

Enfin, des spécialistes de l'imaginaire ont souligné que la pensée utopique était au cœur des représentations coloniales. En s'appuyant sur les recherches du mythologue Gilbert Durand et les *postcolonial studies*, Catherine Repussard dégage le noyau mythique qui constitue selon elle le cœur du colonialisme allemand⁵. La colonisation permettrait d'esquisser une échappatoire et un antidote à la modernité industrielle⁶.

Il est remarquable que la métaphore de l'utopie soit employée si souvent, et par des auteurs venant d'horizons aussi divers, pour caractériser la colonisation européenne (en particulier allemande). La proximité entre colonisation et utopie s'explique peut-être par les rapports étroits qu'elles entretiennent toutes deux avec la modernité. Les colonies ont été qualifiées de « laboratoire[s] de la modernité⁷ », où les responsables politiques, administratifs ou militaires expérimentaient des mesures innovantes, susceptibles ensuite d'être étendues aux métropoles⁸. Apparue à la Renaissance, l'utopie semble elle aussi inséparable de la modernité. C'est la thèse de Frédéric Rouvillois : « il est peu surprenant qu'elle [l'utopie] ait pris, à chacun des instants successifs de la modernité, le visage de ce qu'il y avait de plus neuf, de plus avancé, de plus conforme à sa propre radicalité⁹. » Le principal point commun entre utopisme et colonisation semble être l'autoritarisme modernisateur. Dans les deux cas, il s'agit d'imposer des mesures draconiennes, sans s'embarrasser des traditions ou des structures socio-économiques préexistantes. Tout comme l'utopie, le régime colonial prétend – du moins sous sa forme la plus brutale – abolir l'héritage du passé, dans la mesure où il entrave l'efficacité planificatrice.

Si étroits que soient ces liens, les partisans de l'expansion coloniale allemande aux XIX^e et XX^e siècles ne les revendiquent jamais. À partir du milieu du XIX^e siècle, en

Allemagne, le terme « utopie » est surtout employé dans un sens péjoratif. En particulier, les penseurs libéraux dénoncent l'« utopie » du marxisme, tandis que Marx et Engels établissent une distinction entre socialismes « utopique » et « scientifique » pour se démarquer de Fourier et Proudhon. À la fin du XIX^e siècle, rares sont les penseurs allemands qui pensent que l'utopie puisse avoir une utilité pratique¹⁰.

Le premier objectif de cet article, consacré aux représentations coloniales allemandes entre le milieu du XIX^e siècle et la veille de la Première Guerre mondiale, est de montrer que les protagonistes du milieu colonialiste allemand, bien qu'ils récuse le qualificatif d'utopistes, contribuent à propager des aspirations qui peuvent être considérées comme utopiques.

Dans ce but, il faut partir d'une définition précise de l'utopie. Dans son sens « vulgaire », souligne Frédéric Rouvillois, l'utopie ne désigne rien d'autre qu'un projet politique irréalisable¹¹. Comme lui, nous comprendrons le terme dans un sens étroit, comme « idée d'une perfection ayant pour objet premier [...] l'ordre politique, et pour facteur déterminant une organisation établie par la volonté, la décision et l'agir humain¹². » Cette acception exclut du champ d'investigation les genres proches (l'idylle, la description édénique), mais même dans ce sens restreint, « l'utopisme est beaucoup plus étendu qu'il n'y paraît d'abord, irriguant une large part de la pensée occidentale¹³. » L'utopie peut en effet apparaître sous une forme atténuée. L'œuvre ne se présentera pas alors comme un tableau circonscrit d'une perfection politique, mais ces deux éléments, l'idéalisation du régime et le volontarisme politique, sont essentiels pour identifier ses tendances utopiques.

Notre second objectif est de montrer une continuité entre la période « précoloniale¹⁴ » de l'Allemagne (entre 1850 et 1870)



et la période où l'Empire allemand mène une réelle politique d'expansion outre-mer (à partir du milieu des années 1880).

La place du paysage dans la représentation mentale de ces colonies est importante. Comme le souligne François Walter, l'imaginaire a tendance à projeter les caractéristiques nationales dans le paysage¹⁵. Les colonies allemandes en pays lointain apparaissent comme la rencontre entre une communauté et un paysage exotique. Il en résulte un effet d'étrangeté, un contraste entre la communauté nationale et son nouvel habitat.

Dans le cas allemand, le terme « colonie » est polysémique, et sa signification évolue au cours du XIX^e siècle. Nous nous limiterons à la colonie « de peuplement ». D'abord, la « colonie » désigne l'installation de colons dans des pays qui n'ont aucun lien de subordination avec les États allemands. Quand ces migrants restent groupés et continuent à cultiver leur identité nationale, leur habitat est qualifié de « colonie allemande » par les contemporains. Durant la période d'émigration de masse, entre les années 1850 et le milieu des années 1890, plusieurs millions d'Allemands partent s'installer en Amérique, essentiellement aux États-Unis, mais aussi au Brésil ou dans d'autres pays d'Amérique du Sud¹⁶.

À partir de la fin des années 1870 une nouvelle conception de la colonie de peuplement apparaît¹⁷. Les milieux colonialistes réclament une politique de conquête, afin de réorienter l'émigration allemande vers de véritables possessions coloniales¹⁸.

Il faut donc distinguer deux périodes dans la perception des colonies par les intellectuels allemands. La première va des années 1850 à la fin des années 1870 ; la seconde, enfin, va des années 1880 à la veille de la Première Guerre mondiale. Dans les deux cas, la description des implantations allemandes est souvent colorée d'utopisme.

I. La description des « colonies » en période précoloniale : entre réalisme et utopisation : l'exemple de Friedrich Gerstäcker

Durant la première période, qui va des années 1850 à la fin des années 1870, le problème de l'émigration allemande est omniprésent dans le débat public. Les rédacteurs plaignent les émigrés, qui vivent parfois dans des conditions difficiles, et continuent à voir en eux des membres à part entière de la communauté nationale.

Un rédacteur caractéristique de cette position est Friedrich Gerstäcker (1816-1872). Aujourd'hui pratiquement oublié, il jouissait au XIX^e siècle d'une grande popularité¹⁹. Il est connu en particulier comme portraitiste des Allemands d'outre-mer. Il a sillonné le monde à la recherche de leurs « colonies » disséminées en Amérique du Nord et du Sud, ou en Australie. Dans ses récits de voyages, il veut offrir une description aussi réaliste que possible des colonies pour combattre les illusions qui ont court à leur sujet.

1. Gerstäcker, anti-utopiste

À première vue, l'auteur adopte un point de vue résolument anti-utopique pour dépeindre les Allemands d'outre-mer. Son rapport à l'utopie est d'abord satirique. On peut le constater dans son livre *En route pour l'Amérique* (1855), où il se propose de dénicher à travers les États-Unis l'élément allemand, qui, comme il le dit avec une certaine fierté, « s'étend de toutes parts²⁰ ». Il affirme que les espérances de certains migrants sont condamnées à être déçues : « "en route pour l'Amérique", se réjouit l'idéaliste, qui hait le monde réel précisément parce qu'il est réel, et espère trouver de l'autre côté des océans un mirage conforme à ceux que son cerveau insensé a engendrés²¹. »



Dans ses *Voyages et destinées des émigrants allemands*, publiés huit ans plus tôt, l'écrivain met en scène le naufrage d'une utopie sociale sur le sol américain. Un groupe d'émigrants décide de mettre en commun leurs ressources pour acheter une propriété foncière aux États-Unis et y fonder une communauté égalitaire. L'auteur s'ingénie à montrer que cette communauté idéale est vouée au délitement. Les différences d'habitus social entre ses membres la minent de l'intérieur dès le début²².

L'attention que Gerstäcker porte aux mécanismes de distinction sociale, l'ironie qu'il adopte pour déceler les égoïsmes individuels derrière les grandes phrases idéalistes, constituent le principal intérêt de son œuvre pour le lecteur d'aujourd'hui, en dépit des faiblesses qu'elle présente par ailleurs (intrigues cousues de fil blanc, personnages stéréotypés, etc.)

Dans le roman, les migrants baptisent leur colonie « espérance²³ ». On décèle ici une allusion à des expériences utopiques réelles, mises en œuvre par des migrants allemands aux États-Unis durant le XIX^e siècle. L'analogie avec les « harmonistes » de Georg Rapp (1757-1847), pour citer l'exemple le plus connu, est frappante²⁴. Comme ces derniers, les protagonistes du roman donnent à leur communauté un nom qui reflète leurs aspirations.

Dans le roman, l'épreuve de réalité à laquelle est soumis le rêve utopique est symbolisée par la confrontation au paysage américain. À leur arrivée dans la rade de New York, les passagers projettent sur le paysage leurs rêves de bonheur individuel et collectif. Mais le narrateur ajoute aussitôt que cette impression est trompeuse ; la beauté naturelle masque les difficultés des destins individuels : « Quel ravissement ! Une baie magnifique, avec ses prairies et ses forêts, ses bâtiments, ses forts et ses nombreux bateaux, le tout plongé dans la magie d'un pays nouveau et inconnu, désiré

depuis si longtemps. Aucun des émigrants ne connaissait encore les soucis et privations qui l'attendaient peut-être à terre ; aucun d'eux ne voyait dans le paysage splendide qui s'étendait sous ses yeux la misère et le chagrin qui régnaient chez les habitants de ce pays, comme chez tous les autres. Ils ne voyaient que la belle, que la splendide écorce ; le cœur ne pouvait donc qu'être bon²⁵. »

Dans la suite du roman, les migrants, trompés par un agent foncier véreux, s'installent dans une zone insalubre. Leur communauté a tôt fait de se disperser. L'homme est défait par une nature hostile²⁶. Gerstäcker poursuit un but pédagogique ; il veut mettre en garde les candidats à l'émigration contre les dangers qui les guettent et les exhorter à ne pas nourrir d'espoirs démesurés.

2. Gerstäcker, promoteur d'une « utopie libérale » ?

Dans plusieurs de ses ouvrages, l'auteur se réclame des postulats fondamentaux du libéralisme économique. Au cours d'un voyage dans les « colonies » allemandes d'Australie, il expose clairement sa position dans le portrait qu'il trace d'un propriétaire terrien qui n'emploie que des ouvriers allemands : « J'ai la ferme conviction que c'est un ami des Allemands ; c'est son propre intérêt qui les lui fait aimer, et c'est l'intérêt individuel, quoi qu'on puisse en dire, qui gouverne le monde [...]. Du reste, les contrats les plus solides et les meilleurs sont ceux qui représentent aussi équitablement que possible les intérêts des deux partis – le capital et le travail ne s'affrontent plus, ils se tendent la main²⁷. » On retrouve ici les thèses centrales de l'économie politique classique, le primat des intérêts individuels et l'harmonisation des égoïsmes privés.

En rejetant les utopies égalitaires, Gerstäcker cherche à mieux réaffirmer son



credo libéral. Il prétend porter un regard démystificateur sur le monde, mais contribue à étayer certains mythes fondamentaux du libéralisme au XIX^e siècle, la *tabula rasa*, l'homme nouveau (self-made-man) et la juste rétribution des efforts, indépendamment des origines familiales. Dans *Voyages et destinées des émigrants allemands*, il suggère que le migrant allemand doit se délester de sa vie passée pour obtenir le succès. Selon un personnage du roman, qui semble assurer la fonction de porte-parole de l'auteur, même un capital importé d'Europe peut être un handicap, car il rattache encore son possesseur à son existence passée. Une faillite préalable est nécessaire au succès car elle permet à l'individu de repartir sur des bases entièrement neuves : « Tous les Allemands qui ont réussi [aux États-Unis] sont pour la plupart arrivés pauvres, et si vous voyez deux hommes doués des mêmes facultés descendre à terre, et si le premier a mille dollars, tandis que le second ne possède même pas mille cents, je vous mets ma main à couper que le pauvre parviendra le premier à la prospérité, ou du moins à l'indépendance²⁸. » L'écrivain esquisse ainsi les contours d'une société juste, où chacun est rétribué suivant ses mérites et ses vertus, quelles que soient les conditions de son entrée dans l'existence.

Ce tableau est idéaliste, et le roman se clôt sur un *happy end*. Le personnage principal acquiert son indépendance économique ; il exploite un petit domaine agricole prospère avec deux amis. La communauté qu'il fonde se limite à une poignée d'individus, et elle est donc beaucoup plus réduite que la colonie « espérance ».

Peut-on parler ici d'« utopie libérale » ? Plusieurs auteurs ont avancé ce terme pour désigner la société fictive idéale imaginée par les tenants du libéralisme économique²⁹. La fin des *Voyages et destinées des émigrants allemands* est fortement

teintée de romantisme social, mais elle n'est pas à proprement parler utopique, car elle est dépourvue de toute dimension collective. Le modèle favorisé par l'auteur est une société atomisée, où le lien social se limite aux rapports de parenté et de voisinage. Toutefois, il n'en va pas de même dans tous les écrits de l'auteur, et d'autres ouvrages présentent des tendances utopistes plus manifestes. On peut alors véritablement parler d'« utopie libérale ».

3. Tendances utopistes dans les récits de voyages et les fictions de Gerstäcker

Antje Harnisch a déjà souligné les tendances utopiques des récits de voyage de Gerstäcker³⁰. Toutefois, elle part d'une définition très large de l'utopie, qu'elle ne distingue pas de l'idylle. Elle qualifie d'utopiques des descriptions de paysages paradisiaques, pourtant dépourvues de toute dimension politique ou sociale. On peut effectivement déceler une propension à l'utopie chez cet auteur, mais il faut la rechercher ailleurs. L'articulation qu'il opère entre le paysage et l'utopie doit aussi être repensée.

On trouve des éléments utopiques dans la relation de voyage *Dix-huit mois en Amérique du Sud et dans ses colonies allemandes*. Ce voyage, effectué dans les années 1860 et 1861, a été financé par le Ministère prussien du commerce³¹. Gerstäcker a pour tâche de décrire les conditions de vie des Allemands installés dans ce continent. À nouveau, il met en avant la véracité de sa démarche ; à la fin de son voyage, il affirme être en mesure d'énumérer les atouts et les faiblesses des colonies allemandes du Brésil « avec calme et sans passion³² ». Il renvoie dos à dos les thuriféraires de l'émigration et les alarmistes, qui dépeignent ces colonies sous les couleurs les plus sombres.

Ce « juste milieu » n'empêche par l'auteur d'esquisser les contours d'une communauté humaine meilleure, dans laquelle



l'exclusivisme social n'aurait plus sa place, où les esprits seraient libérés de la tutelle obscurantiste de l'Église, et tous les individus recevraient une juste rétribution de leurs efforts. Au fil de ces tableaux émerge l'image d'une autre Allemagne, à la fois similaire et différente de l'Allemagne européenne. Gerstäcker tend ici à ses lecteurs un miroir idéalisé d'eux-mêmes, et leur montre ce qu'ils pourraient devenir s'ils se dépassaient eux-mêmes.

À propos de São Leopoldo, il affirme qu'une comparaison entre les adolescents allemands du Brésil et ceux d'Allemagne est tout à l'honneur des premiers : « Ces êtres sveltes et vigoureux, qui jettent de leurs yeux bleus un regard libre et intrépide sur le monde ont été mis au monde par les mêmes pères et mères que chez nous – et pourtant, aucune comparaison possible avec nos grands dadais et nos pécores stupides. Nous avons chez nous le même air pur, nous cultivons les mêmes aliments, d'où vient cette énorme différence³³ ? » L'écrivain identifie trois facteurs pour expliquer le soignant retard de développement en Allemagne : un « système de caste à l'indienne³⁴ », la tutelle du clergé, qui « rabaisse les instituteurs pour en faire ses larbins », et l'« ancienne fierté ridicule qu'éprouvent les Junkers à élever le peuple soumis à leur autorité dans l'«humilité et la crainte de Dieu», c'est-à-dire dans la servilité et la peur du calotin³⁵. »

Ici, les colonies du Brésil ne sont plus décrites pour elles-mêmes. Elles servent de miroir négatif, dans lequel les lecteurs allemands sont invités à contempler leurs propres travers. L'auteur abandonne sa perspective réaliste pour idéaliser les colonies d'outre-mer. À plusieurs reprises, Gerstäcker loue les rapports sociaux harmonieux et l'unité qui règnent dans les communautés allemandes d'Amérique du Sud : « Le club allemand de Valdivia [au Chili] peut être considéré comme un modèle pour les

colonies du même genre. Ses créateurs sont partis du principe parfaitement juste selon lequel il ne fallait pas fonder un club élitiste dans une colonie qui réunit toutes les classes sociales, mais en autoriser l'accès à n'importe quel homme, quelle que soit la situation de sa fortune³⁶. »

Bien qu'il s'en défende, Gerstäcker présente le Rio Grande do Sul, au Sud du Brésil, comme un eldorado : « Les habitants de ces colonies ont dû travailler dur, et ils ont dû lutter contre bien des infortunes, surtout au début, mais il semble qu'ils aient maintenant surmonté avec succès toutes les difficultés et qu'ils récoltent maintenant ce qu'ils ont semé, ce que ne peut pas toujours prétendre le travailleur chez nous [...] Le Brésil est un pays riche et fertile, et ceux qui ne se croisent pas les bras et veulent cultiver leur propre terre peuvent escompter une récompense de leur labeur³⁷. »

Comme dans son roman américain, Gerstäcker trace les contours d'une société idéalisée où les efforts individuels sont inmanquablement récompensés. Ici, la tendance utopique est plus marquée, car Gerstäcker porte une attention au tissu social.

Le paysage qui sert de cadre à cette évocation est à la fois pittoresque et charmant ; il manifeste une sorte de symbiose entre l'élément allemand et l'exotisme du pays d'accueil : « Tout au bord d'une petite rivière, [...] blottie contre des collines qui étendent leurs versants et leurs vallées fertiles à perte de vue, une véritable ville allemande – avec toutes ses qualités et ses défauts – a vu le jour au beau milieu du Brésil, et l'ardeur allemande a bel et bien transformé ce pays en jardin³⁸. » Le paysage rend visible une vertu présentée comme typiquement allemande, l'application au travail. La colonie livre un combat contre la nature brute, qui finit par être policée. Ce projet de mise en valeur d'un espace vierge est éminemment utopique, c'est la victoire de la



volonté humaine sur la nature sauvage.

Gerstäcker a utilisé les observations accumulées en Amérique du Sud dans un roman paru en 1864, *La Colonie*³⁹. Plusieurs personnages réapparaissent dans une suite publiée trois ans plus tard, dont l'intrigue se situe cette fois en Allemagne⁴⁰. La fiction permet à l'auteur de prendre plus de libertés avec la réalité et d'aller plus loin dans l'idéalisation. Il oppose une nouvelle fois les rapports sociaux « sains » qui règnent dans la colonie allemande du Brésil à la situation artificielle en Allemagne. Dans la colonie, la hiérarchie sociale traditionnelle se relâche. Le dip-tique romanesque dresse un portrait peu flatteur de la noblesse allemande, qui tient le haut du pavé en métropole. Au Brésil, la jeune colonie libère les forces économiques des entraves sociales qui pèsent sur elles en Europe. Gerstäcker met en scène des aristocrates soumis à la concurrence des représentants de la bourgeoisie. Les personnages négatifs ne se départissent jamais de leur arrogance, mais ne parviennent pas à s'adapter aux nouvelles règles économiques et font faillite.

L'un des personnages les plus positifs de *La Colonie* est son directeur, Sarno. Il ne tient aucun compte des hiérarchies sociales traditionnelles, mais seulement des compétences et besoins individuels. Victime d'une cabale orchestrée par les aristocrates de la colonie, il est remplacé par un aristocrate, qui conduit rapidement la colonie à la ruine. À l'issue d'un soulèvement, il est toutefois rétabli dans ses fonctions. Le narrateur peut alors laisser libre cours à son rêve de fraternité et d'entraide. Lorsqu'un groupe d'Allemands misérables, après s'être enfui d'une exploitation agricole où ils étaient réduits en quasi-esclavage, arrive dans la colonie, il bénéficie immédiatement de la solidarité collective. Sous le sage gouvernement du directeur, la colonie parvient à la prospérité⁴¹.

4. Le rêve d'une Allemagne meilleure

Le positionnement politique de Gerstäcker fait débat chez les spécialistes. Son biographe Thomas Ostwald affirme qu'après s'être brièvement engagé en faveur de la révolution en 1848, il a rapidement abandonné le camp des révolutionnaires, dont il rejetait les illusions⁴². Malgré tout, son œuvre ultérieure a une résonance politique, comme le souligne Jeffrey Sammons⁴³.

Les opinions politiques de Gerstäcker affleurent effectivement à plusieurs reprises ; il manifeste ainsi un fort scepticisme face aux idéaux démocratiques à la persévérance des démocrates⁴⁴. Il se défie aussi du parlementarisme, qui lui semble favoriser la démagogie. Le système politique auquel il accorde sa préférence est un gouvernement fort et éclairé, capable de prendre des mesures efficaces malgré les résistances des corps intermédiaires. Il déclare ainsi du Brésil : « J'ai la ferme conviction qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de constitution plutôt que les chambres actuelles, composées de propriétaires d'esclaves et de calotins. Le gouvernement est vraiment libéral et d'après tout ce que j'ai observé et entendu, il veut le bien du pays, mais les chambres s'opposent constamment à lui⁴⁵. » Le tableau idéalisé qu'il dresse de la colonie allemande du Brésil dans son roman correspond bien à cette conception ; elle doit sa prospérité à son directeur sage et avisé.

Le qualificatif qui semble le mieux correspondre à cette sensibilité politique est probablement « national-libéral ». Son anticatholicisme et son libéralisme économique sont typiques de la bourgeoisie intellectuelle protestante allemande dans la décennie qui précède le début du *Kulturkampf*⁴⁶. Refroidi par l'échec de la révolution, il semble miser sur un pouvoir autoritaire pour réaliser ses idéaux politiques. Le réalisme dont il se prévaut semble être un fruit du



désenchantement, pour reprendre une formule de Jacques Le Rider⁴⁷.

La principale aspiration politique de Gerstäcker est l'unité nationale de l'Allemagne. En 1862, cet objectif semble encore inaccessible. La véritable utopie qui apparaît en creux nous donne à voir une Allemagne unifiée, qui vit en harmonie avec elle-même. À propos des Allemands de Valdivia, il écrit : « là-bas, à l'étranger, la différence entre les groupes ethniques⁴⁸, qui est si accusée chez nous et qui fait que l'un est prussien ou bavarois, tandis que l'autre est hessois ou autrichien, disparaît totalement. Tous sont allemands⁴⁹. » En 1862, l'auteur semble pessimiste sur la possibilité d'une Allemagne unifiée. Il ne se prononce pas sur la forme institutionnelle que devrait prendre cette nation réconciliée avec elle-même, et n'entre donc pas dans les débats entre partisans d'une « petite Allemagne » autour de l'Autriche, d'une « grande Allemagne » autour de la Prusse, ou d'une « troisième voie ». Il semble animé de sentiments nationaux assez diffus ; pour lui, l'Allemagne semble englober tous les germanophones. Mais la réalité politique de son temps est tout autre. Cette Allemagne unifiée dont il espère l'avènement constitue donc le véritable non-lieu, l'utopie qui se cache derrière ses récits de voyage.

II. Colonialisme et utopie à l'époque impériale

Le débat colonial qui commence en Allemagne à la fin des années 1870 voit le jour dans un contexte nouveau. L'Allemagne est désormais un Empire unifié et une grande puissance. Les partisans de la colonisation réclament qu'elle mène une politique coloniale active et acquière des territoires outre-mer. Pourtant, on constate plusieurs continuités avec la période antérieure. D'abord, on retrouve des tendances utopistes chez les promoteurs du colonialisme. Ensuite, les « utopies coloniales » doivent se lire comme une réaction à la situation qui règne en métropole⁵⁰.

1. Anti-utopisme des colonialistes

Comme Gerstäcker, les partisans de l'expansion coloniale à la fin du siècle ont un rapport polémique à l'utopie, qu'ils assimilent souvent à la social-démocratie. On en trouve un exemple dans le célèbre opuscule de Friedrich Fabri, *L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies ?*, publié en 1879. Fabri propose ironiquement de déporter les agitateurs sociaux-démocrates dans une colonie pénitentiaire baptisée *Utopia* pour les guérir de leur radicalisme⁵¹. Pourtant, il affirme que la social-démocratie est le révélateur d'une crise sociale et morale, à laquelle elle apporte selon lui une réponse inadéquate. Il pense que l'expansion coloniale constitue le seul remède efficace au paupérisme et à la surpopulation. Sous sa plume, la colonisation apparaît donc comme un programme politique immédiatement réalisable. On retrouve des positions assez proches dans l'opuscule *Ni communisme, ni capitalisme*, de Carl Jentsch paru quinze ans plus tard : « Refusant toute utopie, je suis bien



évidemment à mille lieues de m'attendre à ce que notre grande Allemagne à venir, avec ses colonies russes et asiatiques, soit un paradis⁵². »

Pourtant, ces idées politiques, qui deviennent le bien commun du milieu colonialiste allemand, sont fortement entachées d'utopie.

2. À la recherche de l'homme nouveau

Pour beaucoup d'intellectuels colonialistes, la colonie de peuplement permet de résorber les travers de la société industrielle et de dessiner une société juste et fraternelle.

Une des idées les plus communément admises est que l'implantation de colons dans les possessions allemandes, et tout particulièrement en Afrique Allemande du Sud-Ouest (actuelle Namibie) va permettre de régénérer l'humanité et de créer un homme nouveau⁵³. Clara Brockmann, employée du gouvernement à Windhoek⁵⁴, l'écrit explicitement : « ici [dans le Sud-Ouest africain allemand] se développe la meilleure partie de notre peuple, une race de paysans qui contribuera grandement au renforcement et à la guérison de notre nation⁵⁵. » La colonie de peuplement permet d'esquisser une société de petits exploitants propriétaires indépendants et d'orchestrer un retour à la terre : « Nous avons besoin de paysans, d'un peuple travailleur et simple, qui s'acquitte de toutes les tâches avec ténacité. [...] La petite exploitation, certes sur une échelle limitée, ne signifie donc pas un cancer pour le pays, mais un pas supplémentaire sur le chemin du développement auquel nous aspirons⁵⁶. »

La teneur est identique sous la plume de Margarethe von Eckenbrecher, propriétaire terrienne en Afrique allemande du Sud-Ouest⁵⁷ : « Une nouvelle race libre, grande et forte verra le jour ; elle fera de ce

Laurent Dedryvère

pays à la beauté unique sa patrie définitive⁵⁸. »

Dans ces anticipations, deux traits rappellent l'utopisme, l'égalitarisme et l'abolition – ou tout au moins la réduction au maximum – des rapports monétaires. Contrairement au programme marxiste, cette aspiration égalitaire n'ambitionne pas de bouleverser les rapports de production. Elle cherche à établir l'égalité par une réforme morale. On retrouve ici la polémique de Gerstäcker contre l'« esprit de caste » allemand. Dans son roman *Les pionniers*, Orla Holm, l'une des principales représentantes du roman colonial allemand au début du XX^e siècle⁵⁹, s'attaque par exemple à l'arrogance de classe de la noblesse allemande. Elle trace le portrait caricatural d'une baronne, qui cherche à retrouver en Afrique du Sud-Ouest l'élitisme métropolitain. À l'inverse, les personnages positifs du récit, les « pionniers », entretiennent des relations fondées uniquement sur la valeur morale, l'entraide et la solidarité. Dans cette communauté nouvelle, l'avidité et l'appât du gain, symbolisés par les rapports d'argent, semblent bannis⁶⁰.

Pour beaucoup d'intellectuels colonialistes, la viabilité du projet colonial dépend de la détermination avec laquelle le principe de sélection sera appliqué. Seuls les individus jugés dignes du grand dessein doivent être autorisés à s'installer dans les colonies. Le héros du roman d'Orla Holm fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Il y avait ici tant d'hommes, qui étaient des pionniers allemands dans le meilleur sens du terme, [...] mais aussi tant d'autres, qui entravaient la croissance et le développement, comme des mauvaises herbes. [...] Il fallait ici un homme à la poigne de fer, un homme pour séparer le bon grain de l'ivraie ; alors l'avenir serait radieux et lumineux, alors on ne pourrait plus parler de répugnance ni d'indifférence, tous seraient des pionniers allemands⁶¹. »



Holm n'évoque ici rien de moins que des lendemains qui chantent. La société coloniale qu'elle appelle de ses vœux se caractérise par son uniformité ; tous ses membres deviennent des « pionniers » et toute résistance interne cesse. Pour parvenir à cet objectif, un homme providentiel est nécessaire. Ce chef pourra mettre en place des mesures énergiques qui permettront de parfaire « l'édifice immense de la colonisation⁶². »

La métaphore du bon grain et de l'ivraie a une forte connotation religieuse, mais elle rappelle aussi les théories du darwinisme social, alors très en vogue dans les milieux colonialistes européens (et au-delà). Beaucoup d'intellectuels prétendent que l'État a désactivé le mécanisme de la sélection naturelle, et le terrain colonial leur semble être un champ d'expérimentation où laisser libre cours au combat des groupes sociaux pour leur survie. La victoire des éléments les plus forts devra permettre au régime idéal de voir le jour. Les métaphores botaniques sont extrêmement fréquentes dans les textes ; les « pionniers » de la colonisation sont comparés à des plantes nobles, dont les parasites et les mauvaises herbes entravent la croissance. Ils devront prendre le dessus pour atteindre leur plein développement. La victoire sur les mauvaises herbes doit permettre aux bons éléments de renforcer leur résistance et leur combattivité⁶³. Face à une Allemagne affaiblie et énervée, la colonie africaine fait figure de foyer de régénération. En réactivant les mécanismes de sélection, c'est bien une forme d'utopie néo-darwinienne que ces colonies permettraient de créer.

3. Le rapport aux « indigènes »

Ces anticipations politiques sont centrées sur les colons d'origine allemande. À cet égard, il est intéressant de noter que les écrits coloniaux de cette époque emploient souvent les termes « Africain » et « Africaine » pour désigner les colons, non les peuples soumis⁶⁴. Se pose alors la question des rapports qu'entretient ce régime idéalisé avec les « indigènes ». Aux yeux des auteurs colonialistes, le foyer de régénération n'est pas seulement miné par les mauvais Allemands ; il est aussi menacé par les « indigènes ».

Avec le soulèvement des Herero et Nama et le génocide dont ils sont victimes, la question coloniale est placée d'un seul coup au centre de l'attention publique métropolitaine. À partir de 1904, on constate un véritable « boom » de la littérature coloniale, en particulier des romans qui relatent la guerre du Sud-Ouest africain⁶⁵. La plupart de ces écrits ne cachent pas le massacre des populations locales, mais l'évoquent ouvertement ; certains en font même l'apologie⁶⁶.

Dans ces textes, les descriptions paysagères ont une forte composante métaphorique⁶⁷. Le paysage est le théâtre d'un affrontement entre la culture humaine, assimilée à la colonisation, et la nature brute, assimilée aux peuples autochtones.

Le roman d'Orla Holm, *Les Pionniers*, est caractéristique de cette tendance. Le chapitre consacré au soulèvement des Herero commence par la description d'un orage de grêle dévastateur. Les exploitations des colons sont méconnaissables. Les intentions de l'auteur sont transparentes : « Alors tout ne fut plus que grondement et crépitement ; on avait l'impression que les éléments se déchaînaient, qu'ils s'unissaient pour exterminer les hommes et les bêtes. Des grêlons,



presqu'aussi gros que des œufs, étaient projetés au sol par la tempête, et une pluie telle qu'il n'en était plus tombé ici de mémoire humaine, menaçait de transformer le champ de sable en un immense lac⁶⁸. »

Comme la plupart des autres auteurs colonialistes, Holm est toutefois optimiste sur l'issue de l'affrontement. Le père du héros déclare par exemple : « Le soleil a retrouvé son éclat. Il finit toujours par percer les nuages, il ne se laisse pas décourager par les épreuves et atteint toujours son but⁶⁹. » La description du soleil éclairant le paysage dévasté préfigure l'issue de la guerre coloniale. Le conflit doit remobiliser les énergies, et tous doivent communier dans le grand dessein colonial : « Quand le véritable esprit allemand se sera éveillé dans ce pays, le Sud-Ouest africain se dirigera nécessairement vers son apogée⁷⁰. » L'évocation des réalités coloniales permet d'esquisser un avenir radieux, un régime idéal qui fera taire toute discorde parmi les colons.

Pour les propagandistes de la colonisation, le principal danger est la promiscuité sexuelle entre Européens et « indigènes ». Ils dépeignent les dangers de l'« abâtardissement » (ou de la « cafrisation⁷¹ », terme utilisé par les auteurs germanophones), sous les couleurs les plus sombres.⁷² La solution qu'ils préconisent est souvent un *apartheid* strict.

L'appel à la ségrégation raciale prend parfois la forme de véritables descriptions utopiques. C'est le cas dans le roman de Johannes Dose, *Un vieil Africain*. Ce n'est pas le régime colonial européen qu'il cite en modèle, mais un royaume indigène du Rwanda, alors partie intégrante de l'Est africain allemand : « Au milieu de l'Afrique et de ses innombrables roitelets et chefs, [...] se trouve un royaume nègre bien organisé, un royaume vaste sur lequel règne un puissant sultan [...]. Dans ce pays doté de magnifiques vallées et de hautes montagnes,

la grâce alterne avec le sublime. La population est à l'avenant. Les habitants des vallées et des montagnes vivent côte-à-côte, mais constituent deux ethnies séparées qui ne se mélangent jamais. Au Rwanda vivent les Wahutu, peuple besogneux et serviable qui séjourne dans les vallées fertiles et travaille le sol à la sueur de son front, et les fiers Watussi, peuple de seigneurs, guerriers et conquérants venus du Nord sans doute il y a plusieurs siècles, qui ont acquis cette belle terre par l'arc et l'épée, et font paître leurs troupeaux dans les montagnes. Ils vivent côte-à-côte, soumis au même souverain, mais séparés par une barrière infranchissable, comme les castes en Inde. Il s'agit de deux races humaines, foncièrement différentes⁷³. »

Ce tableau n'exprime aucun respect pour les sociétés africaines, il ne vaut que pour les enseignements qu'il prétend tirer pour la société coloniale allemande : « Les Allemands d'Afrique du Sud-Ouest, où croît une race dégoûtante de bâtards, pourraient prendre exemple sur cette noble fierté raciale⁷⁴. » Le Rwanda dépeint par Dose présente plusieurs caractéristiques fondamentales de l'utopie. Il se distingue par l'excellence de son régime politique, présenté comme parfait en son genre ; le prince administre son pays avec sagesse, son gouvernement est stable et les relations sociales sont harmonieuses.

Les splendeurs naturelles du Rwanda offrent une coulisse adaptée à ce régime idéalisé. À la structure binaire de la société correspond la dichotomie du relief. Les deux ethnies occupent chacune une région de l'espace. En filigrane apparaît la véritable utopie coloniale que Dose appelle de ses vœux. Une société de la domination où il n'y a que deux classes, les dominants et les dominés. Cette utopie coloniale fin-de-siècle est résolument raciste.



Conclusion

Raymond Ruyer a énuméré les caractéristiques fondamentales de ce qu'il nomme « genre utopique » ; parmi elles figurent l'uniformité sociale, la haine de la nature, la foi dans l'éducation et la frugalité⁷⁵. Nous avons rencontré ces éléments dans beaucoup de textes analysés ci-dessus. L'« hostilité » à la nature y apparaît comme volonté d'imposer un ordre humain à une nature domestiquée. Ces ouvrages ne sont pas des utopies intégrales : ils ne décrivent pas le régime idéal jusque dans ses moindres détails, mais ils présentent de fortes tendances utopiques, car ils esquissent la possibilité d'un régime meilleur qui repose sur un acte de volonté politique.

Ces tableaux idéalistes ne valent pas pour eux-mêmes, mais comme remède aux maux sociaux dont souffre l'Allemagne à la même époque. En dessinant les contours d'une « utopie libérale », où les origines familiales et la fortune initiale ne joueraient aucun rôle dans la réussite personnelle, Gerstäcker esquisse l'antithèse de la société allemande de son temps, qu'il juge minée par l'esprit de caste et l'arrogance aristocratique. En présentant la colonie comme un terrain d'expérimentation où la compétition sociale serait libérée des entraves qui pèsent artificiellement sur elle en Allemagne, les propagandistes de la colonisation à l'époque impériale dessinent une utopie néo-darwinienne et ségrégationniste, qui leur permet d'anticiper un avenir radieux.

Le détour par la colonie pour trouver des remèdes aux dysfonctionnements de la métropole est un caractère constant de la littérature coloniale tout au long du XIX^e siècle. Le débat sur l'« acclimatation » des colons allemands est étroitement lié avec lui. Au début des années 1860, Gerstäcker choisit le Brésil méridional comme cadre de ses colonies idéalisées, parce que son climat

tempéré est similaire à celui de l'Allemagne. Cet argument est sans cesse repris jusqu'au début du XX^e siècle, par exemple par le géographe Alfred Funke⁷⁶. Tout au long du siècle, les propagandistes coloniaux réfléchissent aux moyens de transplanter les meilleurs éléments de la communauté nationale au-delà des mers. À la fin du siècle, la Namibie apparaît à beaucoup d'entre eux comme l'emplacement idéal⁷⁷. Là-bas, une nouvelle génération d'« Africains » verra le jour, qui aidera à fonder une société parfaite dont les répercussions se feront sentir jusqu'en métropole.

Notes

¹ Klaus Mühlmann, « Ville modèle de la modernité? Fondation et construction de la ville coloniale de Tsingtao en Chine (1897-1914) », in Christine de Gémeaux (dir.), *Empires et colonies. L'Allemagne du Saint-Empire au deuil postcolonial*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 239-266.

² Jürgen Zimmerer, *Deutsche Herrschaft über Afrikaner. Staatlicher Machtanspruch und Wirklichkeit im kolonialen Namibia*, Münster, LIT, 2004, 3^e éd., p. 281-288 ; Jürgen Zimmerer, « Der Wahn der Planbarkeit: unfreie Arbeit, Vertreibung und Völkermord als Elemente der Bevölkerungsökonomie in Deutsch-Südwestafrika », in *Comparativ : Leipziger Beiträge zur Universalgeschichte und vergleichenden Gesellschaftsordnung*, vol. 13/4, 2003, p. 96-113.

³ Voir en particulier Guillaume Lachenal, « Le médecin qui voulut être roi. Médecine coloniale et utopie au Cameroun », in *Annales. Histoire, Sciences sociales*, vol. 65/1, 2010, p. 121-156.

⁴ *Ibid.*, p. 137.

⁵ Catherine Repussard, « L'Éden germanique retrouvé. Espaces et paysages dans la



littérature coloniale allemande », in Serge Meitinger (dir.), *Espaces et paysages. Représentations et inventions du paysage de l'Antiquité à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 215-223. Voir aussi Aurélie Choné, « Une île tropicale : Ceylan au miroir de l'Allemagne (1880-1920). Entre mythe, utopie et hétérotopie », in Norbert Dodille (dir.), *Idées et représentations coloniales dans l'océan Indien*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2009, p. 597-619.

⁶ Catherine Repussard, « Altneudeutschland in Übersee. Koloniale Widerstandskultur und Moderne » in Cécilia Fernandez/ Olivier Hanse (dir.), *À contre-courant/ Gegen den Strom*, Berne, Peter Lang, 2014, p. 87-104.

⁷ Paul Rabinow, cit. in Guillaume Lachenal, « Le médecin qui voulut être roi », p. 124.

⁸ *Ibid.*, p. 131-133.

⁹ Frédéric Rouvillois, *L'Utopie*, Paris, Flammarion, 1998, p. 38.

¹⁰ Le philosophe Julius Reiner constitue une exception. Bien qu'il reconnaisse que la réalisation des utopies soit absolument impossible, il voit en elles un élément essentiel de l'évolution sociale : Julius Reiner, *Berühmte Utopisten*, Iéna, Hermann Costenoble, 1906.

¹¹ Frédéric Rouvillois, *L'Utopie*, p. 12.

¹² *Ibid.*, p. 17.

¹³ *Ibid.*, p. 18.

¹⁴ Cf. Susanne Zantop, *Colonial Fantasies: Conquest, Family, and Nation in Precolonial Germany, 1770-1870*, Durham, Duke University Press, 1997.

¹⁵ François Walter, *Les Figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (XVIe-XXe siècle)*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2004, p. 171-196.

¹⁶ Pour un aperçu statistique, voir Jean-Pierre Blancpain, *Migrations et mémoire germaniques en Amérique latine*, Strasbourg,

Presses universitaires de Strasbourg, 1994, p. 25-36.

¹⁷ Horst Gründer, *Geschichte der deutschen Kolonien*, 2^e éd., Paderborn/Munich/Vienne, Schöningh, 1985, p. 25-50.

¹⁸ Voir par exemple Friedrich Fabri, *Bedarf Deutschland der Kolonien? : eine politisch-oekonomische Betrachtung*, Gotha, Perthes, 1879, p. 15-34.

¹⁹ Voir la biographie de Thomas Ostwald, *Friedrich Gerstäcker – Leben und Werk: Biographie eines Ruhelosen*, Braunschweig, Corsar, 2007 et Jeffrey Sammons, *Ideology, Mimesis, Fantasy: Charles Sealsfield, Friedrich Gerstacker, Karl May, and other German Novelists of America*, Chapel Hill, University of Carolina Press, 1998.

²⁰ Friedrich Gerstäcker, *Nach Amerika!*, Berlin/Leipzig, 1855, p. X.

²¹ *Ibid.*, p. VI.

²² Friedrich Gerstäcker, *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*, Leipzig, 1847.

²³ *Ibid.*, p. 97.

²⁴ Sur Rapp, voir Julius Reiner, *Berühmte Utopisten*, p. 81.

²⁵ Friedrich Gerstäcker, *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*, p. 38.

²⁶ Voir par exemple *ibid.*, p. 201-202.

²⁷ Friedrich Gerstäcker, *Reisen*, vol. 4, *Australien*, Stuttgart/Tübingen, Cotta, p. 252.

²⁸ Friedrich Gerstäcker, *Der deutschen Auswanderer Fahrten und Schicksale*, p. 260-261.

²⁹ André Gueslin, « L'invention des Caisses d'épargne en France : une grande utopie libérale », in *Revue historique*, no. 282/2, 1989, p. 391-409 ; Thomas Pfau : « Beyond liberal Utopia: freedom as the problem of modernity », in *European Romantic Review*, no 19/2, 2008, p. 83-103.

³⁰ Antje Harnisch, « Auf den Spuren des Utopischen: Friedrich Gerstäckers Reisen »,



in Jost Hermand (dir.), *Positive Dialektik: Hoffnungsvolle Momente in der deutschen Kultur*, Oxford, Peter Lang, 2007, p. 185-198.

³¹ Thomas Ostwald, *Friedrich Gerstäcker*, p. 82.

³² Friedrich Gerstäcker, *Achtzehn Monate*, vol. 3, p. 396.

³³ *Ibid.*, p. 246.

³⁴ *Ibid.*, p. 248.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Friedrich Gerstäcker, *Achtzehn Monate*, vol. 2, p. 317.

³⁷ *Ibid.*, vol. 3, p. 245 et 250.

³⁸ *Ibid.*, p. 274.

³⁹ Friedrich Gerstäcker, *Die Colonie*, Leipzig, Costenoble, 1864.

⁴⁰ Friedrich Gerstäcker, *Eine Mutter*, Iéna, Costenoble, 1867

⁴¹ *Ibid.*, p. 454.

⁴² Thomas Ostwald, *op. cit.*, p. 27.

⁴³ Jeffrey Sammons, *Ideology, Mimesis, Fantasy*, p. 125-152.

⁴⁴ Friedrich Gerstäcker, *Achtzehn Monate*, vol. 3, p. 406.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 277.

⁴⁶ Sur la politique anticléricale en Allemagne à la fin du XIX^e siècle, voir Manuel Borutta : « Enemies at the gate. The Moabit *Klostersturm* and the *Kulturkampf* : Germany » in Christopher Clark/ Wolfram Kaiser, *Culture Wars: Secular-Catholic Conflict in Nineteenth-Century Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004, p. 227-254.

⁴⁷ Jacques Le Rider, *L'Allemagne au temps du réalisme : de l'espoir au désenchantement*, Paris, A. Michel, 2008.

⁴⁸ Au XIX^e siècle, la conception dominante de la nation allemande présente les habitants des régions historiques de l'Allemagne comme les descendants de différentes « tribus » ou « groupes ethniques » (*Stämme*) germaniques, dont l'installation remonte aux grandes migrations et dont la somme constitue la nation

allemande. Voir Hagen Schulze, *États et nations dans l'histoire de l'Europe*, Paris, Seuil, 1996, p. 120-123.

⁴⁹ Friedrich Gerstäcker, *Achtzehn Monate*, vol. 2, p. 339-340.

⁵⁰ Catherine Repussard prépare actuellement un livre consacré aux « utopies coloniales ». Il ne nous a pas été possible de le consulter, car il n'était pas encore paru au moment de l'achèvement de cet article. Toutefois, nous avons pu prendre connaissance de ses principales thèses lors d'une conférence donnée par Catherine Repussard pendant une journée d'études organisée par Christine de Gémeaux et Silvio Marcus de Souza Correa à l'Institut des Études Avancées de Paris, « Les colonies du Second Empire allemand en Afrique » (14.02.2014). Mme Repussard emploie la méthode « mythocritique » de Gilbert Durand, et dégage trois « constellations d'images » : l' « idée d'Éden », la « lutte du bien contre le mal » et l' « unité de tous les Allemands ». Les colonies apparaissent alors comme des laboratoires « proto-fascistes » d'une « perfection germanique ». En utilisant des outils conceptuels et des sources différentes des nôtres, elle rejoint certaines de nos conclusions, notamment l'idée que les colonies vont permettre à l'Allemagne de se régénérer. Je remercie Mme Repussard pour la qualité des discussions que j'ai eues avec elle à l'occasion de cette conférence.

⁵¹ Friedrich Fabri, *Bedarf Deutschland der Colonien*, p. 52.

⁵² Car Jentsch, *Weder Kommunismus noch Kapitalismus*, Leipzig, Grunow, 1893, p. 457.

⁵³ Sur la question de l'homme nouveau et sur le modèle de la petite exploitation terrienne, voir aussi Catherine Repussard, « La revue *Kolonie und Heimat* de 1909 à 1914. Imaginaire mythique et idéologie coloniale », in Équipe Langues de l'Université d'Angers (éd.), *Actes du colloque « L'Idée*



coloniale », Angers, Maison des Sciences humaines, 1997, p. 108-109.

⁵⁴ Birthe Kundrus, *Moderne Imperialisten. Das Kaiserreich im Spiegel seiner Kolonien*, Cologne, Böhlau, p. 26.

⁵⁵ Clara Brockmann, *Briefe eines deutschen Mädchens aus Südwest*, Berlin, Mittler und Sohn, 1912, p. 172.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 167-168.

⁵⁷ Margaret J. Daymond (éd.), *Women Writing Africa. The Southern Region*, New York, Feminist Press at the CUNY, 2003, p. 147.

⁵⁸ Margarethe von Eckenbrecher, *Im dichten Pori, Reise- und Jagdbilder aus Deutsch-Ostafrika*, Berlin, Mittler und Sohn, 1912, p. IV.

⁵⁹ Max Geißler, *Führer durch die deutsche Literatur des 20. Jahrhunderts*, Weimar, Duncker, 1913, p. 618.

⁶⁰ Orla Holm, *Pioniere. Ein Kolonialroman aus Deutsch-Südwest-Afrika*, Berlin, Fontane & Co., 1906. Voir par exemple p. 136 : « Seuls les meilleurs, les plus capables devraient venir dans ce pays, seuls les forts, qui savent que le contrôle de soi et la discipline sont plus importants que l'argent et les autres choses sans valeur. »

⁶¹ *Ibid.*, p. 137.

⁶² *Ibid.*

⁶³ Voir par exemple *Ibid.*, p. 133.

⁶⁴ Voir par exemple Johannes Dose, *Ein alter Afrikaner*, Wismar, Hintsdorff, 1913. Le « vieil Africain » dont il est question dans le titre est un aventurier né en Allemagne.

⁶⁵ Voir Medardus Brehl, « "Das Drama spielte sich auf der dunklen Bühne des Sandfeldes ab". Die Vernichtung der Herero und Nama in der deutschen (Populär-)Literatur », in Jürgen Zimmerer/ Joachim Zeller (dir.), *Völkermord in Deutsch-Südwestafrika: der Kolonialkrieg (1904-1908) in Namibia und seine Folgen*, Berlin, Links Verlag, 2004, p. 86-102.

⁶⁶ Johannes Dose, *Ein alter Afrikaner*, p. 347 :

« Je dois tenir une promesse, remplir un serment de vengeance ; c'est une dette vieille de plusieurs années, une vengeance sacrée. [...] Là où l'on peut abattre et massacrer librement ces Herero sornois, cruels et bestiaux, là je dois me trouver, là je dois aider à anéantir cette engeance, cette vermine humaine. » (Ces propos sont placés dans la bouche du personnage principal.)

⁶⁷ Voir John Noyes, *Colonial Space: Spatiality in the discourse of German South West Africa 1884-1915*, Coire/Philadelphie, Harwood Academic Publishers, 1995, p. 103-284.

⁶⁸ Orla Holm, *Pioniere*, p. 233.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 236.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 268.

⁷¹ Sibylle Merz, « Verkafferung », in Susan Arndt/ Nadja Ofuatey-Alazard (dir.), *Wie Rassismus aus Wörtern spricht: (K)Erben des Kolonialismus im Wissensarchiv deutsche Sprache*, Münster, Unrast-Verlag, 2011, p. 697. Le terme « cafrisation », traduction littérale de « Verkafferung » est un dérivé du substantif péjoratif « cafre », alors utilisé pour désigner les peuples bantous d'Afrique. Il désigne le processus par lequel un Européen devient similaire à un cafre.

⁷² Johannes Dose est l'un des auteurs chez qui la peur raciste du métissage s'exprime de la manière la plus virulente; voir par exemple Johannes Dose, *Ein alter Afrikaner*, p. 358.

⁷³ Johannes Dose, *Ein alter Afrikaner*, p. 233.

⁷⁴ *Ibid.*

⁷⁵ Raymond Ruyer, *L'Utopie et les Utopies*, Paris, PUF, 1950, p. 41-54.

⁷⁶ Alfred Dunke, *Deutsche Siedlung über See. Ein Abriss ihrer Geschichte und ihr Gedeihen*, Halle, Gebauer-Schwetzske, 1902, p. 47.

⁷⁷ Sur l'« acclimatation », voir en particulier Birthe Kundrus, *Moderne Imperialisten*, p. 162-170.